

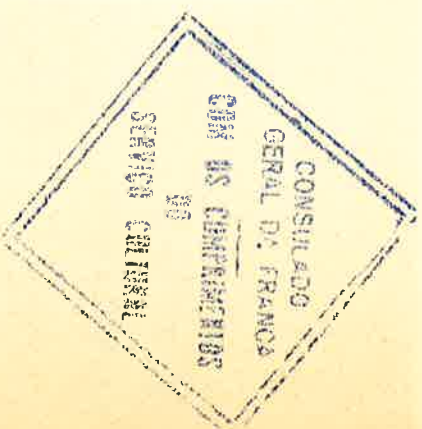
AIMÉ CÉSAIRE

# Cahier d'un retour au pays natal

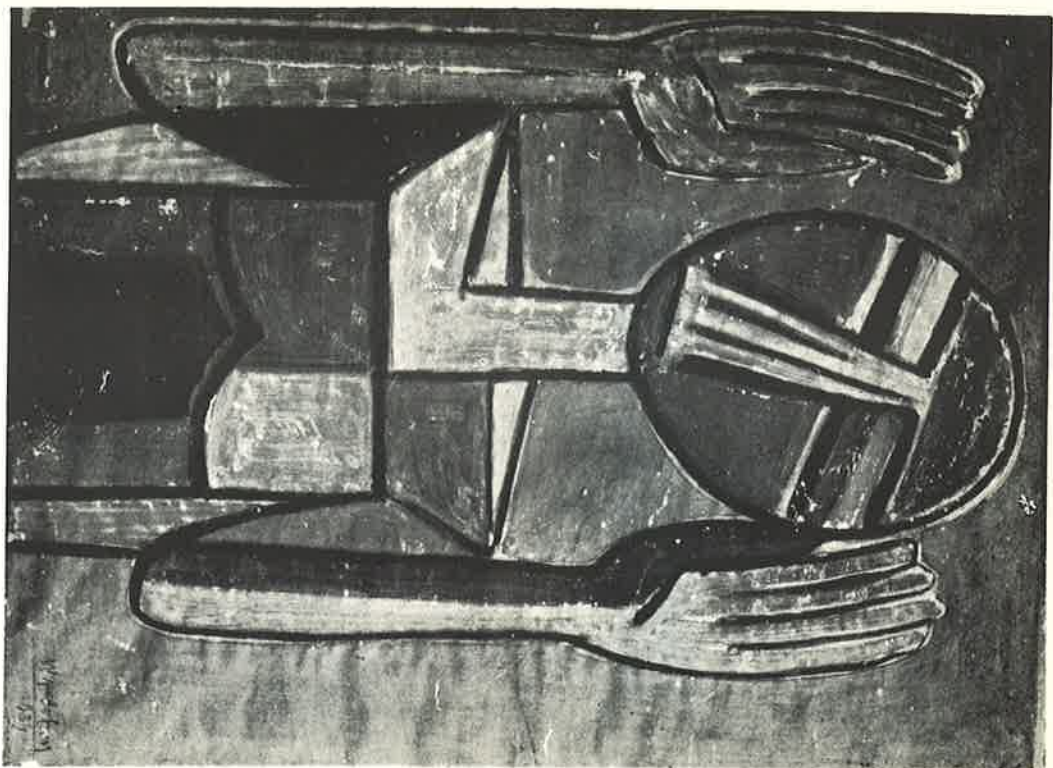
ISBN 2-7087-0420-6

© Editions Présence Africaine, 1983

Droit de reproduction, de traduction, d'adaptation réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que « les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.



PRÉSENCE AFRICAINE  
25 bis, rue des Ecoles, 75005 Paris  
64, rue Carnot, Dakar



Au bout du petit matin...

Va-t-en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache, va-t-en je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance. Va-t-en mauvais gris-gris, punaise de moignon. Puis je me tournais vers des paradis pour lui et les siens perdus, plus calme que la face d'une femme qui ment, et là, bercé par les effluves d'une pensée jamais lasse je nourrissais le vent, je délaçais les monstres et j'entendais monter de l'autre côté du désastre, un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane que je porte toujours dans mes profondeurs à hauteur inverse du vingtième étage des maisons les plus insolentes et par précaution contre la force putréfiante des ambiances crépusculaires, arpentée nuit et jour d'un sacré soleil vénérien.

Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans le boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées.

Au bout du petit matin, l'extrême, trompeuse désolée eschare sur la blessure des eaux ; les martyrs qui ne témoignent pas ; les fleurs du sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cris de perroquets babillards ; une vieille vie mentuellement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées ; une vieille misère pourrissant sous le soleil, silencieusement ; un vieux silence crevant de pustules tièdes, l'affreuse inanité de notre raison d'être.

Au bout du petit matin, sur cette plus fragile épaisseur de terre que dépasse de façon humiliante son grandiose avenir — les volcans éclateront, l'eau nue emportera les taches mûres du soleil et il ne restera plus qu'un bouillonnement tiède picoré d'oiseaux marins — la plage des songes et l'insensé réveil.

Au bout du petit matin, cette ville plate — étalée, trébuchée de son bon sens, inerte, essoufflée sous

son fardeau géométrique de croix éternellement recommengante, indocile à son sort, muette, contrariée de toutes façons, incapable de croître selon le suc de cette terre, embarrassée, rognée, réduite, en rupture de faune et de flore.

Au bout du petit matin, cette ville plate — étalée...

Et dans cette ville inerte, cette foule criarde si étonnamment passée à côté de son cri comme cette ville à côté de son mouvement, de son sens, sans inquiétude, à côté de son vrai cri, le seul qu'on eût voulu l'entendre crier parce qu'on le sent sien lui seul ; parce qu'on le sent habiter en elle dans quelque refuge profond d'ombre et d'orgueil, dans cette ville inerte, cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette.

Dans cette ville inerte, cette étrange foule qui ne s'entasse pas, ne se mêle pas : habile à découvrir le point de descencastation, de fuite, d'esquive. Cette foule qui ne sait pas faire foule, cette foule, on s'en rend compte, si parfaitement seule sous ce soleil, à la façon dont une femme, toute on eût cru à sa cadence lyrique, interpelle brusquement une pluie hypothéti-



que et lui intime l'ordre de ne pas tomber ; ou à un signe rapide de croix sans mobile visible ; ou à l'animalité subitement grave d'une paysanne, urinant debout, les jambes écartées, roides.

Dans cette ville inerte, cette foule désolée sous le soleil, ne participant à rien de ce qui s'exprime, s'affirme, se libère au grand jour de cette terre sienne. Ni à l'impératrice Joséphine des Français rêvant très haut au-dessus de la négraille. Ni au libérateur figé dans sa libération de pierre blanche. Ni au conquistador. Ni à ce mépris, ni à cette liberté, ni à cette audace.

Au bout du petit matin, cette ville inerte et ses au-delà de lépres, de consommation, de famines, de peurs tapies dans les ravins, de peurs juchées dans les arbres, de peurs creusées dans le sol, de peurs en dérive dans le ciel, de peurs amoncelées et ses funerolles d'angoisse.

Au bout du petit matin, le morne oublié, oublieux de sauter.

Au bout du petit matin, le morne au sabot inquiet et docile — son sang impaludé met en déroute le soleil de ses pouls surchauffés.

Au bout du petit matin, l'incendie contenu du morne, comme un sanglot que l'on a bâillonné au bord de son éclatement sanguinaire, en quête d'une ignition qui se dérobe et se méconnaît.

Au bout du petit matin, le morne accroupi devant la boulimie aux aguets de foudres et de moulins, lentement vomissant ses fatigues d'hommes, le morne seul et son sang répandu, le morne et ses pansements d'ombre, le morne et ses rigoles de peur, le morne et ses grandes mains de vent.

Au bout du petit matin, le morne famélique et nul ne sait mieux que ce morne bâtard pourquoi le suicidé s'est étouffé avec complicité de son hypoglosse en retournant sa langue pour l'avalier ; pourquoi une femme semble faire la planche à la rivière Capot (son corps lumineusement obscur s'organise docilement au commandement du nombril) mais elle n'est qu'un paquet d'eau sonore.

Et ni l'instituteur dans sa classe, ni le prêtre au catéchisme ne pourront tirer un mot de ce négillon somnolent, malgré leur manière si énergique à tous deux de tambouriner son crâne tondu, car c'est dans les marais de la faim que s'est enlisée sa voix d'inanition (un-mot-un-seul-mot et je-vous-en-

tiens - quitte-de-la - reine-Blanche-de-Castille, un-  
mot-un-seul-mot, voyez - vous - ce - petit - sauvages-  
qui-ne-sait-pas-un-seul-des-dix - commandements-  
de-Dieu)  
car sa voix s'oublie dans les marais de la faim,  
et il n'y a rien, rien à tirer vraiment de ce petit  
vaurien,  
qu'une faim qui ne sait plus grimper aux agrès de  
sa voix  
une faim lourde et veule,  
une faim ensevelie au plus profond de la Faim de  
ce morne famélique

Au bout du petit matin, l'échouage hétéroclite, les  
puanteurs exacerbées de la corruption, les sodomies  
infranchissables de l'hostie et du vicimaire, les coltis  
prostitutions, les hypocrisies, les lubricités, les  
trahisons, les mensonges, les faux, les concussions —  
l'essoufflement des lâchetés insuffisantes, l'enthou-  
siasme sans ahan aux poussis surnuméraires, les  
avidités, les hystéries, les perversions, les arlequi-  
nades de la misère, les estropiements, les prurits, les  
urticaires, les hamacs tièdes de la dégénérescence. Ici  
la parade des risibles et scrofuleux bubons, les  
poutures de microbes très étranges, les poisons sans  
alexitière connu, les sanies de plaies bien antiques, les

fermentations imprévisibles d'espèces putrescibles.

Au bout du petit matin, la grande nuit immobile,  
les étoiles plus mortes qu'un balafon crevé,

le bulbe téraïque de la nuit, germé de nos  
bassesses et de nos renoncements.

Et nos gestes imbéciles et fous pour faire revivre  
l'éclaboussement d'or des instants favorisés, le  
cordon ombilical restitué à sa splendeur fragile, le  
pain, et le vin de la complicité, le pain, le vin, le sang  
des épousailles véridiques.

Et cette joie ancienne m'apportant la connaissance  
de ma présente misère, une route bossuée qui pique  
une tête dans un creux où elle éparpille quelques  
cases ; une route infatigable qui charge à fond de  
train un morne en haut duquel elle s'enlise brutale-  
ment dans une mare de maisons pataudes, une route  
follement montante, témérairement descendante, et  
la carcasse de bois comiquement juchée sur de  
minuscules patres de ciment que j'appelle « notre  
maison », sa coiffure de tôle ondulant au soleil  
comme une peau qui sèche, la salle à manger, le  
plancher grossier où luisent des têtes de clous, les  
solives de sapin et d'ombre qui courent au plafond,

les chaises de paille fantomales, la lumière grise de la lampe, celle vernissée et rapide des cancrelats qui bourdonne à faire mal...

Au bout du petit matin, ce plus essentiel pays restitué à ma gourmandise, non de diffuse tendresse, mais la tourmentée concentration sensuelle du gras téton des mornes avec l'accidentel palmier comme son germe durci, la jouissance saccadée des torrents et depuis Trinité jusqu'à Grand-Rivière, la grand'lèche hystérique de la mer.

Et le temps passait vite, très vite.

Passés août où les manguiers pavoisent de toutes leurs lunules, septembre l'accoucheur de cyclones, octobre le flambeur de cannes, novembre qui ronronne aux distilleries, c'était Noël qui commençait.

Il s'était annoncé d'abord Noël par un picotement de desirs, une soif de tendresses neuves, un bourgeonnement de rêves imprécis, puis il s'était envolé tout à coup dans le froufrou violet de ses grandes ailes de joie, et alors c'était parmi le bourg sa vertigineuse retombée qui éclatait la vie des cases comme une grenade trop mûre.

Noël n'était pas comme toutes les fêtes. Il n'aimait pas à courir les rues, à danser sur les places

publiques, à s'installer sur les chevaux de bois, à profiter de la cohue pour pincer les femmes, à lancer des feux d'artifice au front des tamariniers. Il avait l'agoraphobie, Noël. Ce qu'il lui fallait c'était toute une journée d'affairement, d'apprêts, de cuisinages, de nettoiyages, d'inquiétudes, de-peur-que-ça-ne-suffise-pas, de-peur-que-ça-ne-manque, de-peur-qu'on-ne-s'embête,

puis le soir une petite église pas intimidante, qui se laissât emplir bienveillamment par les rires, les chuchots, les confidences, les déclarations amoureuses, les médisances et la cacophonie gutturale d'un chanteur bien d'attaque et aussi de gais copains et de franchises luronnes et des cases aux entrailles riches en succulences, et pas regardantes, et l'on s'y parque une vingtaine, et la rue est déserte, et le bourg n'est plus qu'un bouquet de chants, et l'on est bien à l'intérieur, et l'on en mange du bon, et l'on en boit du réjouissant et il y a du boudin, celui étroit de deux doigts qui s'enroule en volubile, celui large et trapu, le bœuf à goût de serpolet, le violent à incandescence pimentée, et du café brûlant et de l'anis sucré et du punch au lait, et le soleil liquide des rhums, et toutes sortes de bonnes choses qui vous imposent autoritairement les muqueuses ou vous les distillent en ravissements, ou vous les tissent de fragrances, et



l'on rit, et l'on chante, et les refrains fusent à perte de vue comme des cocotiers :

*Alleluia*

*Kyrie eleison... leison... leison,*

*Christe eleison... leison... leison.*

Et ce ne sont pas seulement les bouches qui chantent, mais les mains, mais les pieds, mais les fesses, mais les sexes, et la créature tout entière qui se liquéfie en sons, voix et rythme.

Arrivée au sommet de son ascension, la joie crève comme un nuage. Les chants ne s'arrêtent pas, mais ils roulent maintenant inquiets et lourds par les vallées de la peur, les tunnels de l'angoisse et les feux de l'enfer.

Et chacun se met à tirer par la queue le diable le plus proche, jusqu'à ce que la peur s'abolisse insensiblement dans les fines sablures du rêve, et l'on vit comme dans un rêve véritablement, et l'on boit et l'on crie et l'on chante comme dans un rêve, et l'on somnole aussi comme dans un rêve avec des paupières en pétales de rose, et le jour vient velouté comme une sapotille, et l'odeur de purin des cacaoyers, et les dindons qui égrènent leurs pustules rouges au soleil, et l'obsession des cloches, et la pluie,

les cloches... la pluie...  
qui tintent, tintent, tintent...

Au bout du petit matin, cette ville plate —  
étalée...

Elle rampe sur les mains sans jamais aucune envie de vriller le ciel d'une stature de protestation. Les dos des maisons ont peur du ciel truffé de feu, leurs pieds des noyades du sol, elles ont opté de se poser superficielles entre les surprises et les perfidies. Et pourtant elle avance la ville. Même qu'elle pâit tous les jours plus outre sa marée de corridors carrelés de persiennes pudibondes, de cours gluantes, de peintures qui dégoulinent. Et de petits scandales étouffés, de petites hontes tués, de petites haines immenses pétrissent en bosses et creux les rues étroites où le ruisseau grimace longitudinalement parmi l'étron...

Au bout du petit matin, la vie prostrée, on ne sait où dépêcher ses rêves avortés, le fleuve de vie désespérément torpide dans son lit, sans turgescence ni dépression, incertain de fluier, lamentablement vide, la lourde impartialité de l'ennui, répartissant l'ombre sur toutes choses égales, l'air stagnant sans une trouée d'oiseau clair.

Au bout du petit matin, une autre petite maison

qui sent très mauvais dans une rue très étroite, une maison minuscule qui abrite en ses entrailles de bois pourri des dizaines de rats et la turbulence de mes six frères et sœurs, une petite maison cruelle dont l'intransigeance affole nos fins de mois et mon père fantasmagorique grignoté d'une seule misère, je n'ai jamais su laquelle, qu'une imprévisible sorcellerie assoupit en mélancolique tendresse ou exalte en hautes flammes de colère ; et ma mère dont les jambes pour notre faim inlassable pédalent, pédalent de jour, de nuit, je suis même réveillé la nuit par ces jambes inlassables qui pédalent la nuit et la morsure âpre dans la chair molle de la nuit d'une Singer que ma mère pédale, pédale pour notre faim et de jour et de nuit.

Au bout du petit matin, au-delà de mon père, de ma mère, la case gercant d'ampoules, comme un pécher tourmenté de la cloque, et le toit aminci, rapiécé de morceaux de bidon de pétrole, et ça fait des marais de rouillure dans la pâte grise sordide empuantie de la paille, et quand le vent siffle, ces disparates font bizarre le bruit, comme un crépitement de friture d'abord, puis comme un tison que l'on plonge dans l'eau avec la fumée des brindilles qui s'envole... Et le lit de planches d'où s'est levée ma race, tout entière ma race de ce lit de planches, avec ses pattes de caisses de Kérosine, comme s'il avait

l'éléphantiasis le lit, et sa peau de cabri, et ses feuilles de banane séchées, et ses haillons, une nostalgie de matelas le lit de ma grand-mère (au-dessus du lit, dans un pot plein d'huile un lumignon dont la flamme danse comme un gros ravet... sur le pot en lettres d'or : MERCI).

Et une honte, cette rue Paille,

un appendice dégoûtant comme les parties honteuses du bourg qui étend à droite et à gauche, tout au long de la route coloniale, la houle grise de ses toits d'essentes. Ici il n'y a que des toits de paille que l'embrun a brunis et que le vent épile.

Tout le monde la méprise la rue Paille. C'est là que la jeunesse du bourg se debauché. C'est là surtout que la mer déverse ses immondices, ses chats morts et ses chiens crevés. Car la rue débouche sur la plage, et la plage ne suffit pas à la rage écumanante de la mer.

Une déresse cette plage elle aussi, avec ses tas d'ordures pourrissant, ses croupes furtives qui se soulagent, et le sable est noir, funèbre, on n'a jamais vu un sable si noir, et l'écume glisse dessus en glapissant, et la mer la frappe à grands coups de boxe, ou plutôt la mer est un gros chien qui lèche et mord la plage aux jarrets, et à force de la mordre elle



finira par la dévorer, bien sûr, la plage et la rue Paille avec.

Au bout du petit matin, le vent de jadis qui s'élève, des fidélités trahies, du devoir incertain qui se dérobe et cet autre petit matin d'Europe...

Partir.

Comme il y a des hommes-hyènes et des hommes-panthères, je serais un homme-juif  
un homme-cafre  
un homme-hindou-de-Calcutta  
un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas

l'homme-famine, l'homme-insulte, l'homme-torture  
on pouvait à n'importe quel moment le saisir le rouer  
de coups, le tuer — parfaitement le tuer — sans avoir  
de compte à rendre à personne sans avoir d'excuses à  
présenter à personne  
un homme-juif  
un homme-pogrom  
un chiot  
un mendigot

mais est-ce qu'on tue le Remords, beau comme la  
face de stupéur d'une dame anglaise qui trouverait  
dans sa soupière un crâne de Hottentot ?

Je retrouverais le secret des grandes communica-  
tions et des grandes combustions. Je dirais orage. Je  
dirais fleuve. Je dirais tornade. Je dirais feuille. Je  
dirais arbre. Je serais mouillé de toutes les pluies,  
humecté de toutes les rosées. Je roulerais comme du  
sang frénétique sur le courant lent de l'œil des mots  
en chevaux fous en enfants frais en caillots en  
couvre-feu en vestiges de temple en pierres pré-  
cieuses assez loin pour décourager les mineurs. Qui  
ne me comprendrait pas ne comprendrait pas  
davantage le rugissement du tigre.

Et vous fantômes montez bleus de chimie d'une  
forêt de bêtes traquées de machines tordues d'un  
jubilier de chairs pourries d'un panier d'huîtres  
d'yeux d'un lacs de lanières découpées dans le beau  
sisal d'une peau d'homme j'aurais des mots assez  
vastes pour vous contenir et toi terre tendue terre  
saoule

terre grand sexe levé vers le soleil  
terre grand délire de la mentulle de Dieu  
terre sauvagement montée des resserres de la mer avec  
dans la bouche une touffe de cécropies  
terre dont je ne puis comparer la face houleuse qu'à  
la forêt vierge et folle que je souhaiterais pouvoir en  
guise de visage montrer aux yeux indéchiffreurs des  
hommes  
il me suffirait d'une gorgée de ton lait jiculi pour

qu'en toi je découvre toujours à même distance de mirage — mille fois plus natale et dorée d'un soleil que n'entame nul prisme — la terre où tout est libre et fraternel, ma terre

Partir. Mon cœur bruissait de générosités emphatiques. Partir... j'arriverais lisse et jeune dans ce pays mien et je dirais à ce pays dont le limon entre dans la composition de ma chair : « J'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur désertée de vos plaies ».

Je viendrais à ce pays mien et je lui dirais : « Embrassez-moi sans crainte... Et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je parlerai ».

Et je lui dirais encore :

« Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaïssent au cachot du désespoir. »

Et venant je me dirais à moi-même :

« Et surtout mon corps aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un proscenium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse... »

Et voici que je suis venu !

De nouveau cette vie clopinante devant moi, non

pas cette vie, cette mort, cette mort sans sens ni piété, cette mort où la grandeur pireusement échoue, l'éclatante petitesse de cette mort, cette mort qui clopine de petites en petites ; ces pelletteries de petites avidités sur le conquistador ; ces pelletteries de petits larbins sur le grand sauvage, ces pelletteries de petites âmes sur le Caraïbe aux trois âmes, et toutes ces morts futiles

absurdités sous l'éclaboussement de ma conscience ouverte  
tragiques inutilités éclairées de cette seule noctilugue et moi seul, brusque scène de ce petit matin où fait le beau l'apocalypse des monstres puis, chavirée, se tait  
chaude élection de cendres, de ruines et d'affaïssements

— Encore une objection ! une seule, mais de grâce une seule : je n'ai pas le droit de calculer la vie à mon empan fuligineux ; de me réduire à ce petit rien ellipsoïdal qui tremble à quatre doigts au-dessus de la ligne, moi homme, d'ainsi bouleverser la création, que je me comprenne entre latitude et longitude !

Au bout du petit matin,  
la mâle soif et l'entêté désir,  
me voici divisé des oasis fraîches de la fraternité

ce rien pudique frise d'échardes dures  
cet horizon trop sûr tressaille comme un géôlier.

Ton dernier triomphe, corbeau tenace de la  
Trahison.

Ce qui est à moi, ces quelques milliers de  
mortiférés qui tournent en rond dans la calebasse  
d'une île et ce qui est à moi aussi, l'archipel arqué  
comme le désir inquiet de se nier, on dirait une  
anxiété maternelle pour protéger la ténuité plus  
délicate qui sépare l'une de l'autre Amérique ; et ses  
flancs qui secrètent pour l'Europe la bonne liqueur  
d'un Gulf Stream, et l'un des deux versants d'incan-  
descence entre quoi l'Equateur funambule vers  
l'Afrique. Et mon île non-clôture, sa claire audace  
debout à l'arrière de cette polynésie, devant elle, la  
Guadeloupe fendue en deux de sa raie dorsale et de  
même misère que nous, Haïti où la négritude se mit  
debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à  
son humanité et la comique petite queue de la Floride  
où d'un nègre s'achève la strangulation, et l'Afrique  
gigantesquement chenillant jusqu'au pied hispanique  
de l'Europe, sa nudité où la Mort fauche à larges  
andains.

Et je me dis Bordeaux et Nantes et Liverpool et  
New York et San Francisco

24

pas un bout de ce monde qui ne porte mon empreinte  
digitale  
et mon calcanéum sur le dos des gratte-ciel et ma  
crasse  
dans le scintillement des gemmes !  
Qui peut se vanter d'avoir mieux que moi ?  
Virginie. Tennessee. Géorgie. Alabama  
Putréfactions monstrueuses de révoltes  
inopérantes,  
marais de sang putrides  
trompettes absurdement bouchées  
Terres rouges, terres sanguines, terres consanguines.

Ce qui est à moi aussi : une petite cellule dans le  
Jura,  
une petite cellule, la neige la double de barreaux  
blancs  
la neige est un géôlier blanc qui monte la garde  
devant une prison

Ce qui est à moi  
c'est un homme seul emprisonné de blanc  
c'est un homme seul qui défie les cris blancs de la  
mort blanche  
(TOUSSAINT, TOUSSAINT LOUVERTURE)  
c'est un homme seul qui fascine l'épervier blanc de la  
mort blanche

25



c'est un homme seul dans la mer inféconde de sable  
blanc  
c'est un moricaud vieux dressé contre les eaux du ciel  
La mort décrit un cercle brillant au-dessus de cet  
homme  
la mort étoile doucement au-dessus de sa tête  
la mort souffle, folle, dans la cannaie mûre de ses  
bras  
la mort galope dans la prison comme un cheval blanc  
la mort luit dans l'ombre comme des yeux de chat  
la mort hoquette comme l'eau sous les Cayes  
la mort est un oiseau blessé  
la mort décroît  
la mort vacille  
la mort est un patyura ombrageux  
la mort expire dans une blanche mare de silence.

Gonflements de nuit aux quatre coins de ce petit  
matin  
soubresauts de mort figée  
destin tenace  
cris debout de terre muette  
la splendeur de ce sang n'éclatera-t-elle point ?

Au bout du petit matin ces pays sans stèle, ces  
chemins sans mémoire, ces vents sans tablette.  
Qu'importe ?

26

Nous dirions. Chanterions. Hurlerions.  
Voix pleine, voix large, tu serais notre bien, notre  
pointe en avant.

Des mots ?  
Ah oui, des mots !  
Raison, je te sacre vent du soir.  
Bouche de l'ordre ton nom ?  
Il m'est corolle du fouet.  
Beauté je t'appelle pétition de la pierre.  
Mais ah ! la raugue contrebande  
de mon rire  
Ah ! mon trésor de salpêtre !  
Parce que nous vous haïssons vous et votre raison,  
nous nous réclamons de la démente précoce de la  
folie flamboyante du cannibalisme tenace

Trésor, comptons :  
la folie qui se souvient  
la folie qui hurle  
la folie qui voit  
la folie qui se déchaine

Et vous savez le reste  
Que 2 et 2 font 5  
que la forêt miaule

27

que l'arbre tire les marrons du feu  
que le ciel se lisse la barbe  
et caetera et caetera...

Qui et quels nous sommes ? Admirable question !

A force de regarder les arbres je suis devenu un arbre  
et mes longs pieds d'arbre ont creusé dans le sol de  
larges sacs à venin de hautes villes d'ossements  
à force de penser au Congo  
je suis devenu un Congo bruissant de forêts et de  
fleuves

où le fouet claque comme un grand étendard  
l'étendard du prophète

où l'eau fait

likouala-likouala

où l'éclair de la colère lance sa hache verdâtre et force  
les sangliers de la putréfaction dans la belle orée  
violente des narines.

Au bout du petit matin le soleil qui toussotte et  
crache ses poumons

Au bout du petit matin

un petit train de sable

un petit train de mousseline

un petit train de grains de maïs

28

Au bout du petit matin  
un grand galop de pollen  
un grand galop d'un petit train de petites filles  
un grand galop de colibris  
un grand galop de dagues pour défoncer la poitrine  
de la terre

douaniers anges qui montez aux portes de l'écume la  
garde des prohibitions

je déclare mes crimes et qu'il n'y a rien à dire pour  
ma défense.

Dances. Idoles. Relaps. Moi aussi

J'ai assassiné Dieu de ma paresse de mes paroles de  
mes gestes de mes chansons obscènes

J'ai porté des plumes de perroquet des dépouilles de  
chat musqué

J'ai lassé la patience des missionnaires  
insulté les bienfaiteurs de l'humanité.

Défié Tyr. Défié Sidon.

Adoré le Zambèze.

L'étendue de ma perversité me confond !

Mais pourquoi brousse impénétrable encore cacher  
le vif zéro de ma mendicité et par un souci de

29

noblesse apprise ne pas entonner l'horrible bond de  
ma laidur pahouine ?

voum rooh oh  
voum rooh oh  
à charmer les serpents à conjurer les morts  
voum rooh oh  
à contraindre la pluie à contrarier les raz de marée  
voum rooh oh  
à empêcher que ne tourne l'ombre  
voum rooh oh  
que mes cieux à moi s'ouvrent

— moi sur une route, enfant, mâchant une racine de  
canne à sucre  
— traîné homme sur une route sanglante une corde  
au cou  
— debout au milieu d'un cirque immense, sur mon  
front noir une couronne de daturas

voum rooh  
s'envoler  
plus haut que le frisson plus haut que les sorcières  
vers d'autres étoiles exaltation féroce de forêts et de  
montagnes déracinées à l'heure où nul n'y pense  
les îles liées pour mille ans !

voum rooh oh  
pour que revienne le temps de promesse  
et l'oiseau qui savait mon nom  
et la femme qui avait mille noms  
de fontaine de soleil et de pleurs  
et ses cheveux d'âlevin  
et ses pas mes climats  
et ses yeux mes saisons  
et les jours sans nuisance  
et les nuits sans offense  
et les étoiles de confiance  
et le vent de connivence

Mais qui tourne ma voix ? qui écorche ma voix ? Me  
fourrant dans la gorge mille crocs de bambou. Mille  
pieux d'oursin. C'est toi sale bout de monde. Sale  
bout de petit matin. C'est toi sale haine. C'est toi  
poids de l'insulte et cent ans de coups de fouet. C'est  
toi cent ans de ma patience, cent ans de mes soins  
juste à ne pas mourir.  
rooh oh

nous chantons les fleurs vénénéuses éblouissant dans des  
prairies furibondes ; les ciels d'amour coupés d'ém-  
bolie ; les matins épileptiques ; le blanc embrasement  
des sables abyssaux, les descentes d'épaves dans les  
nuits foudroyées d'odeurs fauves.



Qu'y puis-je ?

Il faut bien commencer.

Commencer quoi ?

La seule chose au monde qu'il vaille la peine de commencer :

La Fin du monde parbleu.

Tourte

ô tourte de l'effroyable automne

où poussent l'acier neuf et le béton vivace

tourte ô tourte

où l'air se rouille en grandes plaques

d'allégresse mauvaise

où l'eau sanieuse balafre les grandes joues solaires

je vous hais

on voit encore des matras aux reins des femmes des anneaux à leurs oreilles des sourires à leurs bouches des enfants à leurs mamelles et j'en passe :

ASSEZ DE CE SCANDALE !

Alors voilà le grand défi et l'impulsion

32

sataniques et l'insolente  
dérive nostalgique de Lunes rousses,  
de feux verts, de fièvres jaunes !

En vain dans la tiédeur de votre gorge mûrissez-vous  
vingt fois la même pauvre consolation que nous  
sommes des marmonneurs de mots

Des mots ? quand nous manions des quartiers de  
monde, quand nous épousons des continents en  
délire, quand nous forçons de fumantes portes, des  
mots, ah oui, des mots ! mais des mots de sang frais,  
des mots qui sont des raz-de-marée et des érisipèles  
et des paludismes et des laves et des feux de brousse,  
et des flambées de chair, et des flambées de villes...

Sachez-le bien :

je ne joue jamais si ce n'est à l'an mil

je ne joue jamais si ce n'est à la Grande Peur

Accommodez-vous de moi. Je ne m'accommode pas  
de vous !

Parfois on me voit d'un grand geste du cerveau,  
happer un nuage trop rouge  
ou une caresse de pluie, ou un prélude du vent,  
ne vous tranquillisez pas outre mesure :

33

Je force la membrane vitelline qui me sépare de  
moi-même,

Je force les grandes eaux qui me ceinturent de sang  
C'est moi rien que moi qui arrête ma place sur le  
dernier train de la dernière vague du dernier  
raz-de-marée

C'est moi rien que moi  
qui prends langue avec la dernière angoisse  
C'est moi oh, rien que moi  
qui m'assure au chalumeau  
les premières gouttes de lait virginal !

Et maintenant un dernier zut :  
au soleil (il ne suffit pas à souler ma tête trop forte)  
à la nuit farineuse avec les pondaisons d'or des  
lucioles incertaines  
à la chevelure qui tremble tout au haut de la falaise  
le vent y saute en inconstantes cavaleries salées  
je lis bien à mon pouls que l'exotisme n'est pas  
proverde pour moi

Au sortir de l'Europe toute révoltée de cris  
les courants silencieux de la désespérance  
au sortir de l'Europe peureuse qui se reprend et fière

se suresstime  
je veux cet égoïsme beau  
et qui s'aventure  
et mon labour me remémore d'une implacable  
étrave.

Que de sang dans ma mémoire ! Dans ma mémoire  
sont des lagunes. Elles sont couvertes de têtes de  
morts. Elles ne sont pas couvertes de nénuphars.  
Dans ma mémoire sont des lagunes. Sur leurs rives  
ne sont pas étendus des pagnes de femmes.  
Ma mémoire est entourée de sang. Ma mémoire  
a sa ceinture de cadavres !  
et mitraille de barils de rhum génialement arrosant  
nos révoltes ignobles, pâmoisons d'yeux doux  
d'avoir lampé la liberté féroce

(les nègres-sont-tous-les-mêmes, je-vous-le-dis  
les vices-tous-les-vices, c'est-moi-qui-vous-le-dis  
l'odeur-du-nègre, ça-fait-pousser-la-canne  
rappelez-vous-le-vieux-dicton :  
battre-un-nègre, c'est le nourrir)

autour des rocking-chairs méditant la volupté  
des rigoises  
je tourne, inapaisée pouliche

Ou bien tout simplement comme on nous aime !  
Obscènes gaiement, très doudous de jazz sur leur  
excès d'ennui.

Je sais le tracking, le Lindy-hop et les claquettes.  
Pour les bonnes bouches la sourdine de nos plaintes  
enrobées de oua-oua. Attendez...

Tout est dans l'ordre. Mon bon ange broute du  
néon. J'avale des baguettes. Ma dignité se vautre  
dans les dégoûlements...

Soleil, Ange Soleil, Ange frisé du Soleil  
pour un bond par delà la nage verdâtre et  
douce des eaux de l'abjection !

Mais je me suis adressé au mauvais sorcier. Sur  
cette terre exorcisée, larguée à la dérive de sa  
précieuse intention maléfique, cette voix qui crie,  
lentement enrôlée, vainement, vainement enrôlée,

et il n'y a que les fientes accumulées de nos  
mensonges — et qui ne répondent pas.

Quelle folie le merveilleux entrechat par moi rêvé  
au-dessus de la bassesse !

Parbleu les Blancs sont de grands guerriers  
hosannah pour le maître et pour le châtre-nègre !  
Victoire ! Victoire, vous dis-je : les vaincus sont  
contents !

Joyeuses puanteurs et chants de boue !

Par une inattendue et bienfaisante révolution  
intérieure, j'honore maintenant mes laideurs repous-  
santes.

A la Saint-Jean-Baptiste, dès que tombent les  
premières ombres sur le bourg du Gros-Morne,  
des centaines de maquignons se réunissent dans la  
rue « De Profundis »,

dont le nom a du moins la franchise d'avertir d'une  
ruée des bas-fonds de la Mort. Et c'est de la Mort  
véritablement, de ses mille mesquines formes locales  
(fringales inassouviées d'herbe de Para et rond  
asservissement des distilleries) que surgit vers la  
grand'vie déclose l'étonnante cavalerie des rosses  
impétueuses. Et quels galops ! quels hennissemments !  
quelles sincères urines ! quelles fientes mirbolantes !  
« un beau cheval difficile au montoir ! » — « Une  
alière jument sensible à la molette ! » — « Un  
intépide poulain vaillamment jointé ! »

Et le malin compère dont le gilet se barre d'une  
fière chaîne de monte, réfile au lieu de pleines  
mamelles, d'ardeurs juvéniles, de rotondités authen-  
tiques, ou les boursoufflures régulières de guêpes  
complaisantes, ou les obscènes morsures du gin-



gembre, ou la bienfaitante circulation d'un décalitre d'eau sucrée.

Je refuse de me donner mes boursofflures comme d'authentiques gloires.

Et je ris de mes anciennes imaginations puérides.

Non, nous n'avons jamais été amazones du roi du Dahomey, ni princes de Ghana avec huit cents chameaux, ni docteurs à Tombouctou Askia le Grand étant roi, ni architectes de Djenné, ni Madhis, ni guerriers. Nous ne nous sentons pas sous l'aisselle la démangeaison de ceux qui tinrent jadis la lance. Et puisque j'ai juré de ne rien celer de notre histoire (moi qui n'admire rien tant que le mouton broutant son ombre d'après-midi), je veux avouer que nous fûmes de tout temps d'assez piètres laveurs de vaisselle, des cirqueurs de chausseries sans envergure, mettons les choses au mieux, d'assez consciencieux sorciers et le seul indiscutable record que nous ayons battu est celui d'endurance à la chicotte...

Et ce pays cria pendant des siècles que nous sommes des bêtes brutes ; que les pulsations de l'humanité s'arrêtent aux portes de la négrière ; que nous sommes un fumier ambulante hidgeusement prometteur de cannes tendres et de coton soyeux et l'on nous marquait au fer rouge et nous dormions dans nos excréments et l'on nous vendait sur les

places et l'aune de drap anglais et la viande salée d'Irlande coûtaient moins cher que nous, et ce pays était calme, tranquille, disant que l'esprit de Dieu était dans ses actes.

Nous vomissure de négrier

Nous vénérie des Calebars

quoi ? Se boucher les oreilles ?

Nous, soulés à crever de roulis, de risées, de brume humée !

Pardon tourbillon partenaire !

J'entends de la cale monter les malédictions enchaînées, les hoquettements des mourants, le bruit d'un qu'on jette à la mer... les abois d'une femme en gésine... des raclements d'ongles cherchant des gorges... des ricanements de fouet... des farfouillis de vermine parmi des lassitudes...

Rien ne put nous insurger jamais vers quelque noble aventure désespérée.

Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

Je ne suis d'aucune nationalité prévue par les chancelleries

Je défie le craniomètre. Homo sum etc.

Et qu'ils servent et trahissent et meurent

Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. C'était écrit dans la forme de leur bassin.

Et moi, et moi,  
moi qui chantais le poing dur

Il faut savoir jusqu'où je poussai la lâcheté.

Un soir dans un tramway en face de moi, un nègre.

C'était un nègre grand comme un pongo qui essayait de se faire tout petit sur un banc de tramway. Il essayait d'abandonner sur ce banc crasseux de tramway ses jambes gigantesques et ses mains tremblantes de boxeur affamé. Et tout l'avait laissé, le laissait. Son nez qui semblait une péninsule en dérade et sa négritude même qui se décolorait sous l'action d'une inlassable mégie. Et le mégissier était la Misère. Un gros oreillard subit dont les coups de griffes sur ce visage s'étaient cicatrisés en îlots scabieux. Ou plutôt, c'était un ouvrier infatigable, la Misère, travaillant à quelque cartouche hideux. On voyait très bien comment le pouce industriel et malveillant avait modelé le front en bosse, percé le nez de deux tunnels parallèles et inquiétants, allongé la démesure de la lippie, et par un chef-d'œuvre caricatural, raboté, poli, verni la plus minuscule mignonne petite oreille de la création.

C'était un nègre dégingandé sans rythme ni mesure.

Un nègre dont les yeux roulaient une lassitude sanguinolente.

Un nègre sans pudeur et ses ortrels ricanaient de

façon assez puante au fond de la tanière entrebâillée de ses souliers.

La misère, on ne pouvait pas dire, s'était donné un mal fou pour l'achever.

Elle avait creusé l'orbite, l'avait fardée d'un fard de poussière et de chassie mêlées.

Elle avait tendu l'espace vide entre l'accrochement solide des mâchoires et les pommettes d'une vieille joue décaïte. Elle avait planté dessus les petits pieux luisants d'une barbe de plusieurs jours. Elle avait affolé le cœur, voûté le dos.

Et l'ensemble faisait parfaitement un nègre hideux, un nègre grognon, un nègre mélancolique, un nègre affalé, ses mains réunies en prière sur un bâton nouveau. Un nègre enseveli dans une vieille veste élimée. Un nègre comique et laid et des femmes derrière moi ricanaient en le regardant.

Il était COMIQUE ET LAID,

COMIQUE ET LAID pour sûr.

J'arborai un grand sourire complice...

Ma lâcheté retrouvée !

Je salue les trois siècles qui soutiennent mes droits civiques et mon sang minimisé.

Mon héroïsme, quelle farce !

Cette ville est à ma taille.

Et mon âme est couchée. Comme cette ville dans la crasse et dans la boue couchée.

Cette ville, ma face de boue.

Je réclame pour ma face la louange éclatante du crachat !...

Alors, nous étant tels, à nous l'élan viril, le genou vainqueur, les plaines à grosses mottes de l'avenir ? Tiens, je préfère avouer que j'ai généreusement déliré, mon cœur dans ma cervelle ainsi qu'un genou ivre.

Mon étoile maintenant, le menfeuil funèbre.

Et sur ce rêve ancien mes cruautés cannibales :

(Les balles dans la bouche salive épaisse  
notre cœur de quotidienne bassesse éclate  
les continents rompent la frêle atrache des isthmes  
des terres sautent suivant la division fatale des fleuves  
et le morne qui depuis des siècles retient son cri au  
dedans de lui-même, c'est lui qui à son tour écartèle  
le silence  
et ce peuple vaillance rebondissante  
et nos membres vainement disjointes par les plus  
raffinés supplices  
et la vie plus impétueuse jaillissant de ce fumier —  
comme le corossolier imprévu parmi la décomposi-  
tion des fruits du jacquier !)

Sur ce rêve vieux en moi mes cruautés cannibales

Je me cachais derrière une vanité stupide le destin m'appelait j'étais caché derrière et voici l'homme par terre, sa très fragile défense dispersée, ses maximes sacrées foulées aux pieds, ses déclamations pédantesques rendant du vent par chaque blessure.

voici l'homme par terre  
et son âme est comme nue  
et le destin triomphe qui contemple se muer  
en l'ancestral boubier cette âme qui le défait.

Je dis que cela est bien ainsi.  
Mon dos exploitera victorieusement la chalasia des fibres.

Je pavoiserai de reconnaissance mon obséquiosité naturelle  
Et rendra des points à mon enthousiasme le boniment galonné d'argent du postillon de la Havane, lyrique babouin entremetteur des splendeurs de la servitude.

Je dis que cela est bien ainsi.  
Je vis pour le plus plat de mon âme.  
Pour le plus terne de ma chair !



Tiède petit matin de chaleur et de peur ancestrales  
je tremble maintenant du commun tremblement que  
notre sang docile chante dans le madrépore.

Et ces têtards en moi éclos de mon ascendance  
prodigieuse !

Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole  
ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni  
l'électricité

ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel  
mais ils savent en ses moindres recoins le pays de  
souffrance

ceux qui n'ont connu de voyages que de déracine-  
ments

ceux qui se sont assouplis aux agenouillements

ceux qu'on domestiqua et christianisa

ceux qu'on inocula d'abâtardissement

tam-tams de mains vides

tam-tams inanes de plaies sonores

tam-tams burlesques de trahison tabide

Tiède petit matin de chaleurs et de peurs ances-  
trales

par-dessus bord mes richesses pérégrines

par-dessus bord mes faussetés authentiques

Mais quel étrange orgueil tout soudain m'illumine ?

viennne le colibri

viennne Pépervier

viennne le bris de l'horizon

viennne le cynocéphale

viennne le lotus porteur du monde

la coquille de la mer

viennne un plongeon d'îles

viennne la disparition des jours de chair morte dans la

chaux vive des rapaces

viennnent les ovaires de l'eau où le futur agite ses

petites têtes

viennnent les loups qui pâturent dans les orifices

sauvages du corps à l'heure où à l'auberge éclipse

se rencontrent ma lune et ton soleil

il y a sous la réserve de ma luette une bauge de  
sangliers

il y a tes yeux qui sont sous la pierre grise du jour un  
conglomérat frémissant de coccinelles

il y a dans le regard du désordre cette hirondelle de  
menthe et de genêt qui fond pour toujours renaître  
dans le raz-de-marée de ta lumière

(Calme et berce ô ma parole l'enfant qui ne sait pas  
que la carte du printemps est toujours à refaire)

les herbes balanceront pour le bétail vaisseau doux de  
l'espoir  
le long geste d'alcool de la houle  
les étoiles du chaton de leur bague jamais vue  
couperont les tuyaux de l'orgue de verre du soir puis  
répandront sur l'extrémité riche de ma faigue  
des zinnias  
des coryanthes  
et toi veuille astre de ton lumineux fondement tirer  
lémurien du sperme insondable de l'homme la forme  
non osée  
que le ventre tremblant de la femme porte tel un  
minerai !

ô lumière amicale  
ô fraîche source de la lumière  
ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole  
ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni  
l'électricité  
ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel  
mais ceux sans qui la terre ne serait pas la terre  
gibbosité d'autant plus bienfaisante que la terre  
déserte  
davantage la terre  
silo où se préserve et mûrit ce que la terre a de plus  
terre  
ma négritude n'est pas une pierre, sa surdité ruée

contre la clameur du jour  
ma négritude n'est pas une taie d'eau morte sur l'œil  
mort de la terre  
ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale  
elle plonge dans la chair rouge du sol  
elle plonge dans la chair ardente du ciel  
elle troue l'accablement opaque de sa droite patience.

Eia pour le Kaïlcédrat royal !  
Eia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé  
pour ceux qui n'ont jamais rien exploré  
pour ceux qui n'ont jamais rien dompté

mais ils s'abandonnent, saisis, à l'essence de toute  
chose  
ignorants des surfaces mais saisis par le mouvement  
de toute chose  
insoucieux de dompter, mais jouant le jeu du monde  
véritablement les fils aînés du monde  
poreux à tous les souffles du monde  
aire fraternelle de tous les souffles du monde  
lit sans drain de toutes les eaux du monde  
étincelle du feu sacré du monde  
chair de la chair du monde palpitant du mouvement  
même du monde !

Tiède petit matin de vertus ancestrales

Sang ! Sang ! tout notre sang ému par le cœur mâle du soleil

ceux qui savent la féminité de la lune au corps d'huile  
l'exaltation réconciliée de l'antiope et de l'étoile  
ceux dont la survie chemine en la germination de  
l'herbe !

Eia parfait cercle du monde et close concordance !

Ecoutez le monde blanc  
horriblement las de son effort immense  
ses articulations rebelles craquer sous les étoiles  
dures  
ses raideurs d'acier bleu transperçant la chair mystique

écoute ses victoires proditroires trompeter ses défaites  
écoute aux alibis grandioses son piètre trébuchement

Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs !

Eia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé  
pour ceux qui n'ont jamais rien exploré  
pour ceux qui n'ont jamais rien dompté

Eia pour la joie

Eia pour l'amour

48

Eia pour la douleur aux pis de larmes réincarnées.

et voici au bout de ce petit matin ma prière virile  
que je n'entende ni les rires ni les cris, les yeux fixés  
sur cette ville que je prophétise, belle,  
donnez-moi la foi sauvage du sorcier  
donnez à mes mains puissance de modeler  
donnez à mon âme la trempé de l'épée  
je ne me dérobo point. Faites de ma tête une tête de  
proue

et de moi-même, mon cœur, ne faites ni un père, ni  
un frère,  
ni un fils, mais le père, mais le frère, mais le fils,  
ni un mari, mais l'amant de cet unique peuple.

Faites-moi rebelle à toute vanité, mais docile à son  
génie

comme le poing à l'allongée du bras !

Faites-moi commissaire de son sang

faites-moi dépositaire de son ressentiment

faites de moi un homme de terminaison

faites de moi un homme d'initiation

faites de moi un homme de recueillement

mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement

faites de moi l'exécuteur de ces œuvres hautes

49



voici le temps de se ceindre les reins comme un  
vaillant homme —

Mais les faisant, mon cœur, préservez-moi de toute  
haine

ne faites point de moi cet homme de haine pour qui  
je n'ai que haine

car pour me cantonner en cette unique race  
vous savez pourtant mon amour tyrannique

vous savez que ce n'est point par haine des autres  
races

que je m'exige bêcheur de cette unique race  
que ce que je veux

c'est pour la faim universelle  
pour la soif universelle

la sommer libre enfin  
de produire de son intimité close

la succulence des fruits.

Et voyez l'arbre de nos mains !  
il tourne, pour tous, les blessures incises

en son tronc  
pour tous le sol travaille

et griserie vers les branches de précipitation par-  
fumée !

Mais avant d'aborder aux futurs vergers

donnez-moi de les mériter sur leur ceinture de mer  
donnez-moi mon cœur en attendant le sol

donnez-moi sur l'océan stérile  
mais où caresse la main la promesse de l'amure

donnez-moi sur cet océan divers  
l'obstination de la fière pirogue

et sa vigueur marine.

La voici avancer par escalades et retombées sur le flot  
pulvérisé

la voici danser la danse sacrée devant la grisaille du  
bourg

la voici barir d'un lambi vertigineux  
voici galoper le lambi jusqu'à l'indécision des mornes

et voici par vingt fois d'un labour vigoureux la pagaie  
forcer l'eau

la pirogue se cabre sous l'assaut de la lame, dévie un  
instant,

tente de fuir, mais la caresse rude de la pagaie la vire,  
alors elle fonce, un frémissement parcourt l'échine de

la vague,  
la mer bave et gronde  
la pirogue comme un traîneau file sur le sable.

Au bout de ce petit matin, ma prière virile :

donnez-moi les muscles de cette pirogue sur la mer  
démontée  
et l'allégresse convaincante du lambi de la bonne  
nouvelle !

Tenez je ne suis plus qu'un homme, aucune  
dégradation, aucun crachat ne le conturbe,  
je ne suis plus qu'un homme qui accepte n'ayant plus  
de colère  
(il n'a plus dans le cœur que de l'amour immense, et  
qui brûle)

J'accepte... j'accepte... entièrement, sans réserve...  
ma race qu'aucune ablution d'hysope et de lys mêlés  
ne pourrait purifier  
ma race rongée de macules  
ma race raisin mûr pour pieds ivres  
ma reine des crachats et des lèpres  
ma reine des fouets et des scrofules  
ma reine des squasmes et des chloasmes  
(oh ces reines que j'aimais jadis aux jardins printa-  
niers et lointains avec derrière l'illumination de  
toutes les bougies de marronniers !).  
J'accepte. J'accepte.  
et le nègre fustigé qui dit : « Pardon mon maître »  
et les vingt-neuf coups de fouet légal  
et le cachot de quatre pieds de haut

et le carcan à branches  
et le jarret coupé à mon audace marronne  
et la fleur de lys qui flue du fer rouge sur le gras de  
mon épaule  
et la niche de Monsieur Vaultier Mayencourt, où  
j'aboyai six mois de caniche  
et Monsieur Brafin  
et Monsieur de Fourniol  
et Monsieur de la Mahaudière  
et le pian  
le molosse  
le suicide  
la promiscuité  
le brodequin  
le cep  
le chevalier  
la cippe  
le frontal

Tenez, suis-je assez humble ? Ai-je assez de cals  
aux genoux ? De muscles aux reins ?  
Rampier dans les boues. Sarc-bouter dans le gras  
de la boue. Porter.  
Sol de boue. Horizon de boue. Ciel de boue.  
Morts de boue, ô noms à réchauffer dans la paume  
d'un souffle fiévreux !

Siméon Piquine, qui ne s'était jamais connu ni père ni mère ; qu'aucune mairie n'avait jamais connu et qui toute une vie s'en était allé — cherchant son nom

Grandvorka — celui-là je sais seulement qu'il est mort, broyé par un soir de récolte, c'était paraît-il son travail de jeter du sable sous les roues de la locomotive en marche, pour lui permettre, aux mauvais endroits, d'avancer.

Michel qui m'écrivait signant d'un nom étrange.  
Michel Deveine adresse *Quartier Abandonné* et vous leurs frères vivants

Exélie Vété Congolo Lemké Boussolongo quel guérisseur de ses lèvres épaisses  
sucerait tout au fond de la plaie béante le tenace secret du venin ?

quel précautionneux sorcier déferait à vos chevilles la tiédeur visqueuse des mortels anneaux ?

Présences je ne ferai pas avec le monde ma paix sur votre dos.

Iles cicatrices des eaux

Iles évidences de blessures

54

Iles miettes  
Iles informes

Iles mauvais papier déchiré sur les eaux  
Iles tronçons côte à côte fichés sur l'épée flambée du Soleil

Raison rétive tu ne m'empêcheras pas de lancer absurde sur les eaux au gré des courants de ma soif  
votre forme, îles difformes,  
votre fin, mon défi.

Iles annelées, unique carène belle  
Et je te caresse de mes mains d'océan. Et je te vire de mes paroles alizées. Et je te lèche de mes langues d'algues.  
Et je te cingle hors-flibuste

O mort ton palud pâteux !  
Naufrage ton enfer de débris ! j'accepte !

Au bout du petit matin, flagues perdues, parfums errants, ouragans échoués, coques demâtées, vieilles plaies, os pourris, buées, volcans enchaînés, morts mal racinés, crier amer. J'accepte !

Et mon originale géographie aussi ; la carte du

55



monde faite à mon usage, non pas teinte aux arbitraires couleurs des savants, mais à la géométrie de mon sang répandu, j'accepte

et la détermination de ma biologie, non prisonnière d'un angle facial, d'une forme de cheveux, d'un nez suffisamment aplati, d'un teint suffisamment mélangé, et la négritude, non plus un indice céphalique, ou un plasma, ou un soma, mais mesurée au compas de la souffrance

et le nègre chaque jour plus bas, plus lâche, plus stérile, moins profond, plus répandu au dehors, plus séparé de soi-même, plus rusé avec soi-même, moins immédiat avec soi-même,

j'accepte, j'accepte tout cela

et loin de la mer de palais qui déferte sous la syzygie suppurante des ampoules, merveilleusement couché le corps de mon pays dans le désespoir de mes bras, ses os ébranlés et, dans ses veines, le sang qui hésite comme la goutte de lait végétal à la pointe blessée du bulbe...

Et voici soudain que force et vie m'assaillent comme un taureau et l'onde de vie circonvient la

papille du morme, et voilà toutes les veines et veinules qui s'affairent au sang neuf et l'énorme poumon des cyclones qui respire et le feu thésaurisé des volcans et le gigantesque pouls sismique qui bat maintenant la mesure d'un corps vivant en mon ferme embrasement.

Et nous sommes debout maintenant, mon pays et moi, les cheveux dans le vent, ma main petite maintenant dans son poing énorme et la force n'est pas en nous, mais au-dessus de nous, dans une voix qui vrille la nuit et l'audience comme la pénétrance d'une guêpe apocalyptique. Et la voix prononce que l'Europe nous a pendant des siècles gavés de mensonges et gonflés de pestilences, car il n'est point vrai que l'œuvre de l'homme est finie

que nous n'avons rien à faire au monde que nous parasitons le monde

qu'il suffit que nous nous mettions au pas du monde mais l'œuvre de l'homme vient seulement de commencer

et il reste à l'homme à conquérir toute interdiction immobilisée aux coins de sa ferueur

et aucune race ne possède le monopole de la beauté, de l'intelligence, de la force

et il est place pour tous au rendez-vous de la

conquête et nous savons maintenant que le soleil tourne autour de notre terre éclairant la parcelle qu'à fixée notre volonté seule et que toute étoile chute de ciel en terre à notre commandement sans limite.

Je tiens maintenant le sens de l'ordalie : mon pays est la « lance de nuit » de mes ancêtres Bambaras. Elle se ratatine et sa pointe fuit désespérément vers le manche si c'est de sang de poulet qu'on l'arrose et elle dit que c'est du sang d'homme qu'il faut à son tempérément, de la graisse, du foie, du cœur d'homme, non du sang de poulet.

Et je cherche pour mon pays non des cœurs de datte, mais des cœurs d'homme qui c'est pour entrer aux villes d'argent par la grand'porte trapézoïdale, qu'ils battent le sang viril, et mes yeux balayent mes kilomètres carrés de terre paternelle et je dénombre les plaies avec une sorte d'allégresse et je les entasse l'une sur l'autre comme rares espèces, et mon compte s'allonge toujours d'imprévus monnayages de la bassesse.

Et voici ceux qui ne se consolent point de n'être pas faits à la ressemblance de Dieu mais du diable, ceux qui considèrent que l'on est négre comme commis de seconde classe : en attendant mieux et avec possibilité

de monter plus haut ; ceux qui battent la chamade devant soi-même, ceux qui vivent dans un cul de basse fosse de soi-même ; ceux qui se drapent de pseudomorphose fière ; ceux qui disent à l'Europe : « Voyez, je sais comme vous faire des courbettes, comme vous présenter mes hommages, en somme, je ne suis pas différent de vous ; ne faites pas attention à ma peau noire : c'est le soleil qui m'a brûlé ».

Et il y a le maquereau négre, l'askari négre, et tous les zèbres se secouent à leur manière pour faire tomber leurs zébrures en une rosée de lait frais.

Et au milieu de tout cela je dis hurrah ! mon grand-père meurt, je dis hurrah ! la vieille négritude progressivement se cadavérise.

Il n'y a pas à dire : c'était un bon négre.

Les Blancs disent que c'était un bon négre, un vrai bon négre, le bon négre à son bon maître.

Je dis hurrah !

C'était un très bon négre, la misère lui avait blessé poitrine et dos et on avait fourré dans sa pauvre cervelle qu'une fatalité pesait sur lui qu'on ne prend pas au collet ; qu'il n'avait pas puissance sur son propre destin ; qu'un Seigneur méchant avait de toute éternité écrit des lois

d'interdiction en sa nature pelvienne ; et d'être le bon nègre ; de croire honnêtement à son indignité, sans curiosité perverse de vérifier jamais les hiéroglyphes fatidiques.

C'était un très bon nègre

et il ne lui venait pas à l'idée qu'il pourrait houer, four, couper tout, tout autre chose vraiment que la canne insipide

C'était un très bon nègre.

Et on lui jetait des pierres, des bouts de ferraille, des tessons de bouteille, mais ni ces pierres, ni cette ferraille, ni ces bouteilles...

O qu'êtes années de Dieu sur cette motte terraquée !

et le fouet disputa au bombillement des mouches la rosée sucrée de nos plaies.

Je dis hurrah ! La vieille négritude  
progressivement se cadavérise  
l'horizon se défait, recule et s'élargit  
et voici parmi des déchirements de nuages la  
fulgurance d'un signe

le négrier craque de toute part... Son ventre se convulse et résonne... L'affreux ténia de sa cargaison ronge les boyaux férides de l'étrange nourrisson des mers !

Et ni l'allégresse des voiles gonflées comme une poche de doublons rebondie, ni les tours joués à la sortise dangereuse des frégates policières ne l'empêchent d'entendre la menace de ses grondements intestins

En vain pour s'en distraire le capitaine pend à sa grand'vergue le nègre le plus braillard ou le jette à la mer, ou le livre à l'appétit de ses molosses

La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans son sang répandu le goût amer de la liberté

Et elle est debout la négraille

la négraille assise  
inattendument debout  
debout dans la cale  
debout dans les cabines  
debout sur le pont  
debout dans le vent  
debout sous le soleil  
debout dans le sang



debout  
et

libre

debout et non point pauvre folle dans sa liberté et  
son dénuement maritimes girant en la dérive parfaite  
et la voici :

plus inattendument debout

debout dans les cordages

debout à la barre

debout à la boussole

debout à la carte

debout sous les étoiles

debout

et

libre

et le navire lustral s'avancer impavide sur les eaux  
écroulées.

Et maintenant pourrissent nos floes d'ignominie !  
par la mer cliquetante de midi  
par le soleil bourgeonnant de minuit

écoute épervier qui tiens les clefs de l'orient  
par le jour désarmé  
par le jet de pierre de la pluie

62

écoute squalé qui veille sur l'occident

écoutez chien blanc du nord, serpent noir du midi

qui achevez le ceinturon du ciel

Il y a encore une mer à traverser

oh encore une mer à traverser

pour que j'invente mes poumons

pour que le prince se taise

pour que la reine me baise

encore un vieillard à assassiner

un fou à délivrer

pour que mon âme luisse aboie luisse

aboie aboie aboie

et que hulule la chouette mon bel ange curieux.

Le maître des rires ?

Le maître du silence formidable ?

Le maître de l'espoir et du désespoir ?

Le maître de la paresse ? Le maître des danses ?

C'est moi !

et pour ce, Seigneur  
les hommes au cou fréle  
reçois et perçois fatal calme triangulaire

Et à moi mes danses  
mes danses de mauvais nègre  
à moi mes danses

63

la danse brise-carcan  
 la danse saute-prison  
 la danse il-est-beau-et-bon-et-légitime-d'être-nègre  
 A moi mes danses et saute le soleil sur la raquette  
 de mes mains  
 mais non l'inégal soleil ne me suffit plus  
 enroule-toi, vent, autour de ma nouvelle croissance  
 pose-toi sur mes doigts mesurés  
 je te livre ma conscience et son rythme de chair  
 je te livre les feux où brasille ma faiblesse  
 je te livre le chain-gang  
 je te livre le marais  
 je te livre l'intourist du circuit triangulaire  
 dévore vent  
 je te livre mes paroles abruptes  
 dévore et enroule-toi  
 et t'enroulant embrasse-moi d'un plus vaste frisson  
 embrasse-moi jusqu'au nous furieux  
 embrasse, embrasse NOUS  
 mais nous ayant également mordus  
 jusqu'au sang de notre sang mordus !  
 embrasse, ma pureté ne se lie qu'à ta pureté  
 mais alors embrasse  
 comme un champ de justes filaos  
 le soir  
 nos multicolores puretés  
 et lie, lie-moi sans remords

lie-moi de tes vastes bras à l'argile lumineuse  
 lie ma noire vibration au nombril même du monde  
 lie, lie-moi, fraternité âpre  
 puis, m'étranglant de ton lasso d'étoiles  
 monte, Colombe  
 monte  
 monte  
 monte  
 Je te suis, imprimée en mon ancestrale cornée  
 blanche.  
 monte lécheur de ciel  
 et le grand trou noir où je voulais me noyer l'autre  
 lune  
 c'est là que je veux pêcher maintenant la langue  
 maléfique de la nuit en son immobile verrition !